

# C'est grave, docteur ?

Par Alain de Benoist

Après l'ère du soupçon, l'ère du délire. Sous l'influence du politiquement correct, du néoféminisme halluciné et d'un néoracialisme obnubilé par le cutané, le politique tourne maintenant au psychiatrique. Objectif : mettre en accusation la « blanchité » (*whiteness*) au nom de la supériorité noire, et l'« hétérocaptivité » au nom d'une misandrie associée à l'idée que la distinction masculin-féminin ne correspond à rien.

Purger le monde de la « blanchité ». Le *New York Times* a donné le ton décidant de mettre désormais une majuscule à « *Black* » et une minuscule à « *white* ». En juin 2020, la société L'Oréal annonçait retirer « les mots blanc et blanchissant » de tous ses produits. La firme Lockheed Martin envoie ses cadres dirigeants en stage afin de déconstruire leur « culture d'hommes blancs » et les aider à expier leur « privilège blanc ». Coca-Cola exhorte ses salariés à être « moins blancs ». A Chicago, la mairesse noire et lesbienne Lori Lightfoot a décidé de ne plus accorder d'interview à des journalistes blancs. La lutte contre la « blanchité » s'étend aussi à la « blanchité alimentaire », qui est « l'utilisation des habitudes alimentaires pour réifier et renforcer la blanchité comme identité raciale dominante » (Mathilde Cohen). Des Blancs, on attend qu'ils se prosternent, s'agenouillent et demandent pardon. A quand la suppression des blanchisseries dans une société obsédée par l'explication raciale du monde ?

Jugée « nocive », l'étude de l'Antiquité doit disparaître. La Howard University a déjà supprimé son département des études classiques. L'Université de Princeton a renoncé à les rendre obligatoires. Les enseignants prononcent leur *mea culpa*. Dan-el Padilla Peralta, professeur d'histoire romaine à Stanford, espère que « la matière va mourir, et le plus tôt possible », car « la blanchité réside dans les entrailles même des classiques ». Donna Zuckerberg, de l'Université de Princeton, appelle à « tout détruire par les flammes ». L'Université de Wake Forest lance un cours de « redressement culturel » pour déconstruire « les préjugés selon lesquels les Grecs et les Romains étaient blancs ».

Après les déboulonnages de statues, on « décolonise » les bibliothèques et l'édition. A la demande des « *sensitivity readers* », chargés de corriger les manuscrits pour qu'ils « n'offensent aucun lecteur », les scènes problématiques doivent être assorties de « *trigger warnings* ». Les films, les séries, les romans policiers doivent désormais donner les beaux rôles aux minorités raciales et sexuelles, tandis que les méchants sont invariablement des hommes blancs

racistes et misogynes. Quand un membre d'une minorité est suspecté d'être coupable, on sait par avance qu'il est innocent. Cela nuit un peu au suspense, mais c'est pour la bonne cause.

Les jouets « genrés » sont progressivement interdits, et les parcs Disney proposent maintenant des « costumes *gender fluid* ». La littérature jeunesse et les films pour enfants sont réécrits pour y faire disparaître les « stéréotypes ». Blanche-Neige étant jugée trop blanche, les studios Disney en tournent une nouvelle version où elle sera incarnée par une métisse, et où le prince charmant lui évitera l'affreux traumatisme d'être réveillée par un baiser « non consenti ». Les réalisateurs sont également priés de créer des « superhéros » obèses et handicapés.

L'autre priorité est de rompre avec la « masculinité toxique » et de se libérer d'une hétérosexualité considérée comme une « fiction politique » par le biais de laquelle « a été restructurée la domination coloniale ». En France, Alice Coffin propose de ne plus lire les livres écrits par des hommes ni écouter la musique qu'ils font (vaste programme). Un supermarché anglais a été obligé de rebaptiser un sandwich dont le nom contenait le mot « *gentleman* » (les femmes pouvaient se sentir insultées).

Le grand débat du moment oppose les féministes qui estiment que les hommes cessent d'en être dès qu'ils estiment être des femmes, et celles qui trouvent que c'est quand même un peu gros à avaler, si l'on ose dire. A l'Université de Dundee, une étudiante a été sanctionnée pour avoir déclaré que « les femmes ont un vagin ». Une femme professeur de l'Université d'Exeter a été accusée de discrimination pour avoir dit que « seules les femmes ont leurs règles ». Les malheureuses avaient oublié les « transgenres » ! On ne parlera donc plus de femmes, mais de « personnes menstruées ». Aux hôpitaux universitaires de Brighton et du Sussex, les mots « lait maternel » sont remplacés par « lait de poitrine » (ou « alimentation par le torse »), le mot « mère » par « parent qui accouche ». Pour avoir ironisé sur ces innovations sémantiques, la romancière J.K. Rowling (*Harry Potter*) a fait l'objet d'une offensive en règle dénonçant son « langage de haine ». Pour réconcilier tout le monde, la société Moodz propose un « joli boxer menstruel unisexe » (sic). Bon chic, bon genre.

Les transsexuels de sexe masculin pourront maintenant participer aux compétitions sportives féminines. Aux Etats-Unis, on peut aussi s'engager dans l'armée sous une « identité de genre ». En Angleterre, la compagnie ferroviaire LNER s'est excusée auprès des usagers « non binaires » traumatisés d'avoir entendu un chef de train déclarer : « Bonjour, mesdames et messieurs ». On dira désormais « *hello, everyone !* »

Soutenus par des lobbies sans aucune légitimité démocratique, applaudis par la clique des amis du désastre, les acteurs du vigilantisme « *woke* » sont les enfants du Père Ubu et des Gardes rouges de la « Grande Révolution culturelle », mais aussi d'un calvinisme puritain hanté par la pureté morale et l'expiation illimitée. Ils se vouent à la négation du réel puisqu'ils n'acceptent ni le monde tel qu'il est ni les hommes tels qu'ils sont. Ils rêvent d'une histoire morale imposée par la police des sentiments. C'est pourquoi ils transforment la société en un empilement de susceptibilités, proclament le primat du juste sur le bien et pratiquent le déni de l'être au nom du devoir-être.

On est de toute évidence face à de grands délirants. Les spécialistes savent bien que la moitié au moins des bipèdes vivant sur cette planète sont plus ou moins caractériels ou déséquilibrés. La CIA estime le coût des maladies mentales sur la planète à 16 000 milliards de dollars dans les 20 ans qui viennent. Edward Limonov parlait du « grand hospice occidental ». Il aurait mieux fait de parler d'un hospice psychiatrique. Où les fous ont pris le pouvoir.

*Source : La revue Eléments, n° 191 – aout septembre.*